

Boaz Evron. *Hakeshbon haleoumi* (L'élément national). Tel Aviv, Dvir. 1988, 464 p.

Interpelant et pénétrant : tels pourraient être les qualificatifs les mieux appropriés pour caractériser le remarquable essai interprétatif de l'histoire juive et israélienne que nous livre là le journaliste du *Yedioth Ahronoth*, Boaz Evron.

C'est autour du constat suivant que tourne la thèse offerte à notre attention par B. Evron :

— toutes les écoles sionistes n'ont fait que se développer à partir d'une double caractérisation du peuple juif comme peuple « territorial » et comme peuple « territorial » exilé, en quête incessante de « Retour au pays ». Le présent d'un peuple se détournant majoritairement de cet objectif suffit à démontrer l'inanité d'un tel présumé ;

— les différents courants sionistes ont également pensé la religion juive en tant que manifestation parmi d'autres de l'identité juive, non pas comme « essence » de celle-ci. Au vu de l'impact de mouvements tels que le « Gush Emounim » et autres « Tehya » et du « mal d'identité » des « Juifs de Diaspora », cette analyse serait pour le moins discutable ;

— le troisième point développé par l'idéologie sioniste tourne autour d'une caractérisation de l'antisémitisme selon laquelle ce dernier découlerait de l'anomalie de l'édifice — a-territorial — du judaïsme. Le problème est, qu'ici aussi, l'analyse se prête à la discussion : en effet, une fois Israël né, l'antisémitisme, loin de disparaître, a perduré et est même apparu — sous des formes certes différentes de celles du début du 20^e siècle — dans des régions d'où il était auparavant absent.

Boaz Evron a, selon ses propres termes, tenté d'élaborer son essai « *pour démontrer que le caractère problématique de l'État d'Israël d'aujourd'hui découle entre autres, des expressions et des idéologies erronées quant à l'essence et à la situation du peuple juif et de l'État d'Israël* ». Les « *expressions ayant été infirmées, en grande partie par l'évolution historique* », il s'agira ici de « *formuler une théorie dont l'application à la réalité sera davantage fondée* ».

Si, nominale, l'ouvrage se compose de trois grandes parties (et de 17 chapitres), c'est en fait deux grandes subdivisions qui peuvent être ici décelées.

La première, intitulée « *Triomphe de la tradition et déclin de la nation* » (chap. 1 : « *L'Israël antique en tant qu'entité séparée* », chap. 2 : « *Universalisme et renfermement* ») consiste en un historique du judaïsme antique et de ce que Boaz Evron appelle « *la prise de contrôle par l'establishment de la tradition, de celui-ci* » durant la « *révolution religieuse* » qui s'est déroulée parmi les exilés de la royauté d'Israël à Babylone.

Réinterprétant l'histoire juive, l'auteur croit pouvoir déceler dans cette « *révolution* » la « *victoire du courant du renfermement* » dont les tenants sont les dignitaires de l'« *establishment pharisiano-rabbinique* » (peu après la répression de la « *Grande Révolte* » de Bar Kohba et ce, pour des raisons de soumission à l'ordre romain en échange d'un contrôle portant sur les membres de la communauté) au détriment des éléments « *nationaux* » du judaïsme antique. Outre le fait que le lecteur hébraïsant intéressé par cette période restera sur sa faim (l'auteur ne fait qu'utiliser des sources de deuxième main ou des ouvrages déjà parus sur la question, variant seulement leur angle d'utilisation), cette partie ne vise en fait qu'à démontrer qu'il s'agit-là d'une des explications de la « *séparation des Juifs de la réalité-événement historique* ».

La seconde grande subdivision regroupant la deuxième partie intitulée « *Naissance du nationalisme juif moderne* » (intégrant les chapitres 3 : « *L'argumentation sioniste et ses problèmes* », 4 : « *Exil et malheur : la contradiction du raisonnement nationaliste* », 5 : « *Le sionisme comme histoire d'une relation unique* », 6 : « *L'identité à travers des relations réelles* », 7 : « *L'antisémitisme : le fondement européen* », 8 : « *Des États-nations aux édifices continentaux : la transition et le déclin du sionisme* ») et la troisième partie comprenant les neuf derniers chapitres regroupés sous le titre générique de « *Nouvelle patrie* » (chap. 9 : « *La création d'un nouveau peuple* », chap. 10 : « *La « Terre Sainte » comme Patrie* », chap. 11 : « *La nation hébraïque et la nation palestinienne* », chap. 12 : « *Le sionisme brutal* »,

chap. 13 : « *La maturation du pouvoir et le développement de la nation* », chap. 14 : « *L'obscurcissement de l'objectif national* », chap. 15 : « *Le Canaanisme - ses solutions et ses problèmes* », chap. 16 : « *La "volonté" de puissance comme déni du nationalisme* », chap. 17 : « *Israël et le Judaïsme — un récapitulatif* »), vise à nous proposer une interprétation différente de l'histoire juive et israélienne moderne.

Au sein de ces quinze chapitres, un très grand nombre de thèmes se trouvent abordés. Encore une fois, les faits étant connus, le lecteur hébraïsant et historien, davantage intéressé par l'aspect « historique » de la question, pourra se reporter sur d'autres ouvrages déjà parus (celui de S.W. Baron, entre autres).

La grande originalité de l'ouvrage réside dans la perception et l'analyse différenciée que nous propose B. Evron. Critiquant plusieurs thèses sionistes fondamentales (déjà mentionnées plus haut), l'auteur apparemment se range aux côtés de Yehezkel Kaufmann quant à l'analyse de la condition juive. C'est ainsi qu'*Exil et Malheur*¹ est perçu comme étant l'un des essais les plus ambitieux pour assigner une assise historico-théorique à la vision sioniste. Les explications « biologiques », « raciales », « socio-économiques », « racistes » de la condition juive se voient délaissées au profit d'une perception ethnico-religieuse.

Pour B. Evron, (reprenant par-là même Y. Kaufmann), le peuple juif est apparu et s'est différencié grâce à la religion juive. Le judaïsme serait une juxtaposition d'une unité ethnique et d'une religion universaliste. Cette dernière tirerait sa force de la « *faiblesse ethnique* » née de la « *cassure du lien d'avec la terre nationale* ».

En fait, nous dit B. Evron, citant Y. Kaufmann, la vérité historique commande de soutenir la thèse selon laquelle les Juifs ne représenteraient pas un « *peuple territorial en exil* », mais une civilisation religieuse dont l'« Exil » serait la condition de son apparition et de son état naturel. Il n'y aurait de valeurs dans le judaïsme que religieuses et, en fait, rien ne permettrait de soutenir la thèse selon laquelle les Juifs auraient fait vivre dans leurs communautés une « *culture nationale complète* ». Celle-ci, conclut provisoirement B. Evron, ne pourra apparaître qu'une fois les Juifs libérés de leur cadre communautaire-religieux.

Cette thèse se trouve confortée, pour l'auteur, à travers *un autre constat* : depuis toujours, il a été tenté de fournir une définition totalisante du judaïsme. Ce qui constitue manifestement une erreur, ne serait-ce qu'en raison de la pluralité des contributions juives au débat (réponses « bundistes », « autonomistes », « internationalistes », « sionistes », ...). En fait, pour l'auteur, tout groupement juif est chargé d'un « *signalement* » et d'une « *définition* » le reliant à un endroit habité et c'est ainsi que les Juifs d'Israël ont mis en place une société politico-nationale intégrale, et sont devenus un peuple au « *sens plein du terme* ». Cependant, si la majorité des traits distinctifs propres aux Juifs de tel ou tel pays ont été perdus, tout ce qui faisait d'un Juif « en exil » un Juif, n'a pas été totalement oublié.

1. *Exil et Malheur : Enquête socio-historique sur la destinée du peuple d'Israël des premiers temps à nos jours*, Tel Aviv, Dvir, 1983, (3^e édition). (Yehezkel Kaufmann : 1889-1963, philosophe, historien, et professeur à l'Université de Jérusalem).

Contrairement aux déclarations sionistes, il y a perdurance de la « *caractéristique spécifiquement juive* », cette fois-ci à travers l'habilitation à conférer le « titre » de Juif, échue aux instances religieuses juives israéliennes. Non seulement, pour B. Evron, le sionisme — idéologie nationaliste laïque — a délégué à cet instant des pouvoirs démesurés mais, et c'est le *troisième constat*, il a aussi, à des fins politiques, « *aveuglément plagié les explications antisémites de l'antisémitisme* ». En effet, il ne s'agirait-là que d'une « *réponse des peuples aux tentatives juives d'assimilation et d'intégration dans le tissu social inhérent à la vie de ces peuples* ».

B. Evron réfute bien évidemment cette perception au cours d'un long développement (chapitre 7) qui, s'il n'est pas bien original, n'en a pas moins le mérite de rétablir quelques vérités.

Il diagnostique un « *déclin du sionisme* » à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. C'est à cette date (1945) que se met progressivement en place un ordre international basé sur des systèmes continentaux regroupant chacun, des États-nations. Or dans ceux-ci, il n'y a, pour B. Evron, plus de place pour ce qu'il appelle le « *purisme* » ethnique et le nationalisme « *intégral* ». Les valeurs du sionisme se trouvent être alors dépourvues de signification. Cependant, il pense que le sionisme est « *dans le vrai* » lorsqu'il prétend que la création d'une véritable entité nationale impliquerait la construction d'un nouvel édifice dans « *lequel les Juifs rempliraient toutes les fonctions sociales dans le cadre d'une concentration territoriale indépendante* ». Mais pour cela, il aurait fallu rompre avec l'ancienne vie juive, (une rupture « *physique* », « *culturo-linguistique* » et « *psychologique* »², accompagnée d'une mutation de la personnalité juive de manière à représenter la nouvelle réalité, celle d'un peuple « *territorialisé* ». Les dirigeants sionistes s'y sont plus ou moins dérobés, préférant un accommodement avec les valeurs et les conceptions communautaires juives. B. Evron s'étend longuement sur les raisons de cette attitude, dans les derniers chapitres de son ouvrage qui en constituent, nous semble-t-il la meilleure partie. Le Yishouv juif de Palestine avait besoin pour mettre en place une assise socio-économique viable et durable, des investissements et des appuis de l'Organisation sioniste mondiale, ainsi que du soutien d'une *Diaspora juive riche et nombreuse*. Et c'est de là que découle le paradoxe du sionisme : parti avec l'idée de supprimer les caractéristiques et l'existence même du « *judaïsme diasporique* », le sionisme s'est retrouvé dépendant de sa perpétuation.

Boaz Evron consacre également de longs développements à ce qu'il nomme le « *sionisme brutal* » : un sionisme qui aurait reculé devant la reconnaissance du nationalisme arabe palestinien, car celle-ci aurait signifié une reconnaissance des droits nationaux palestiniens sur la terre de Palestine. En revanche, si l'on appréhendait les « *Arabes du pays* » en tant que partie du peuple arabe, « *on peut, selon l'expression de B. Evron, prétendre qu'il n'y a pas d'injustice à réclamer de ce peuple la renonciation à une partie de ses territoires au profit du peuple juif sans*

2. Les termes utilisés sont ceux de B. Evron.

abri ». Ce dernier comprend le « naturel rejet d'un nationalisme étranger et envahisseur » par une population indigène, et estime que celui-ci a pratiquement contraint « le sionisme à s'en remettre aux puissances impérialistes ». C'est également au nom des impératifs de la *realpolitik* et du respect des engagements pris par la puissance mandataire face à l'opposition arabe que Ben Gourion reconnaît la réalité d'un mouvement national arabe et se prononce en faveur d'une partition de la Palestine. C'est au nom du désir d'établissement d'un « pouvoir indépendant à tout prix en " Eretz Israël " » que le sionisme « a transformé le peuple juif *Diaspora*, en instrument et en outil qu'il pourrait contrôler ».

La focalisation autour de cet objectif provoquera, même une fois Hitler parvenu au pouvoir, « une opposition à tout autre projet [que le projet sioniste] de sauvegarde des Juifs », celui-ci risquant de « détourner les consciences de l'objectif sioniste (...) et c'est ainsi — dans une indifférence à la Shoah — que la direction sioniste a œuvré ».

Analysant les circonstances de la naissance de l'État d'Israël, Boaz Evron estime que celui-ci, poursuivant la politique pro-occidentale des dirigeants du Yishouv, a opté pour une alliance avec les États-Unis. Si le sionisme se voit reconnaître le rôle « d'accoucheuse de la nation hébraïque en devenir, [il] devient un obstacle sur la route de l'autodétermination de cette nation » (en raison de la nature de l'édifice étatique qu'il a mis au point : « un compromis entre la nation hébraïque indépendante et la caste-classe traditionnelle », de l'alignement pro-occidental au détriment de la « mise en œuvre d'une politique neutraliste », des « liens avec les communautés juives et des collectes de fonds » menant à une « dépendance de la nouvelle nation envers le judaïsme » et empêchant « le processus d'individualisation nationale d'arriver à son terme »).

Il faut, dit Boaz Evron, définir clairement la nature de l'État d'Israël. C'est-à-dire cesser de « chercher dans la religion le fondement national », et rompre avec une définition de l'État comme étant « un État juif conférant à tous les Juifs dans le monde des droits que n'ont pas les non juifs ». La solution prônée par l'auteur pour qu'Israël atteigne enfin le stade d'État moderne est celle d'un « édifice objectivement fédératif, détaché des considérations ethniques, raciales ou religieuses, à l'image (...) des États-Unis ». Si tel n'était pas le cas, « l'illusion selon laquelle la composante essentielle d'une existence nationale indépendante est la force militaire », illusion sur laquelle vit en grande partie l'État d'Israël, se maintiendrait. En effet, cette illusion née des contradictions inhérentes au sionisme (supériorité du peuple sur l'État et utilisation de la religion comme définition de la nation) et de ce que B. Evron nomme « perpétuation de l'esprit de ghetto », ne pourrait mener qu'à un état de guerre permanent débouchant sur un (auto)anéantissement : le monde réel restera toujours réel et le désir illimité d'expansion³, lié cette illusion rencontrera nécessairement ses limites.

3. (La force militaire représente le fondement national ; c'est à partir de celui-ci que l'on perçoit le monde réel environnant et les conflits qu'il génère. La résolution des conflits par la force militaire —

La prévision de l'auteur se doit d'être méditée.

Léon HALPERYN